

Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 32 (2012)

Artikel: Une "contrefaçon" made in Belgium d'un "produit" suisse : le jardin alpin en Belgique à la fin du XIXe et dans la première moitié du XXe siècle

Autor: De Bruyn, Odile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1077906>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une «contrefaçon» *made in Belgium* d'un «produit» suisse: le jardin alpin en Belgique à la fin du XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle

Odile De Bruyn

Préambule

A la fin du XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle, la Belgique, à l'instar d'autres pays européens, fut marquée par la vogue des jardins alpins. Dans un premier temps, nous décrirons ce phénomène dans ses aspects chronologiques, géographiques, sociologiques et commerciaux. Ensuite, nous tenterons d'expliquer pourquoi les habitants d'un pays non montagneux furent sensibles à l'idée de créer des paysages suisses en miniature dans leurs jardins d'agrément.

Le «transfert culturel d'un modèle paysager» est un mécanisme complexe, dont les causes sont parfois difficiles à déterminer. Le jardin alpin en Belgique fut assurément un effet de mode inscrit dans un temps, un espace, une couche sociale et une catégorie professionnelle donnés. Mais au-delà de cette constatation qui relève du premier degré, il apparaît que l'engouement pour le jardin alpin en Belgique s'accompagna d'une réflexion en profondeur sur l'identité paysagère du pays. A l'inverse de la Suisse, la Belgique, dont le relief culmine à un peu moins de 700 mètres, est dépourvue d'identité paysagère forte; sa marque environnementale se décline sur un mode varié, depuis les dunes côtières et les canaux bordés de peupliers du plat pays flamand jusqu'à la forêt ardennaise, en passant par les marécages et les terres à bruyères de la Campine ou les rochers et les grottes des vallées de l'Ourthe et de la Meuse. A la fin du XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle, la Belgique, Etat relativement nouveau, qui subissait l'influence prépondérante du modèle culturel français et où le nationalisme flamand commençait à prendre de l'ampleur, avait besoin de renforcer son identité propre, d'«élaborer une nouvelle définition de la culture nationale». Dans ce contexte, l'évocation des paysages de la Suisse, pays possédant certaines caractéristiques communes avec la Belgique (taille, voisinage avec la France, multilinguisme, neutralité...), n'était sans doute pas anodine. C'est ce «glissement de la référence esthétique à l'action politique»¹ que nous essayerons d'appréhender dans cet article.²

1 Voir à ce propos l'article très éclairant de François Walter, «La montagne alpine: un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe», in: *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52/2, 2005, pp. 64–87, en particulier les pp. 73, 76 et 81 pour les citations entre guillemets de ce préambule.

2 Nous tenons à exprimer notre gratitude à l'égard des personnes nous ayant apporté leur aide dans la réalisation de cette étude: Jean-Marie Bailly (Fondation Jules Buyssens, Bruxelles), Claire Billen

1. Description du phénomène

1.1. La chronologie du jardin alpin belge ou une mode durable

La première tentative connue de reconstitution d'un paysage alpestre en Belgique remonte à 1897–1898: c'est en effet à cette date que le jardinier Léandre Piret créa un jardin alpin, constitué de rocailles et de plantes de montagne, au domaine du Rond-Chêne à Esneux (province de Liège), qui appartenait alors à Georges Montefiore-Levi, industriel, financier et parlementaire belge d'origine britannique, et à son épouse Hortense Henriette, fille de l'illustre banquier Jonathan-Raphaël Bischoffsheim.³

Si l'on se réfère à l'*Annuaire du Commerce* de Bruxelles et de ses faubourgs, une rubrique «enrochements» apparaît pour la première fois en 1893, dans la liste alphabétique des professions, tandis qu'une rubrique «rocailleurs» y est introduite en 1896.

L'époque la plus féconde en matière de création de jardins alpins en Belgique se situe entre l'Exposition universelle de Bruxelles 1910 et la veille de la Seconde Guerre mondiale. Le phénomène s'inscrit alors dans un mouvement plus large de renouveau de l'art des jardins en Belgique, mouvement qui s'exprima par la création en 1913 d'une association, le *Nouveau Jardin Pittoresque*: inspirée de l'exemple du *Wild Garden* anglais,⁴ celle-ci milita en faveur de la transformation du style des parcs et jardins dans un sens plus pittoresque et publia, de 1914 à 1939, avec une interruption d'une dizaine d'années due à la Première Guerre mondiale et à ses conséquences économiques, un bulletin trimestriel.⁵ La liste des membres de l'association, fournie à la fin de la première livraison de la revue *Le Nouveau Jardin Pitto-*

(Université libre de Bruxelles), Régine Carpentier (Bibliothèque de La Cambre, Bruxelles), Jean-Daniel Chavan (Archives de la construction moderne – EPFL, Lausanne), Marie-Françoise Degembe (Commission royale des Monuments et des Sites de la Région de Bruxelles-Capitale), Denis Diagre (Jardin Botanique National de Belgique), Benoît Fondu (Fondu Landscape Architects), Gaspard Jedwab (Bibliothèque René Pechère, Bruxelles), David Kusman (Université libre de Bruxelles), Joëlle Neuenschwander Feihl (Archives de la construction moderne – EPFL, Lausanne) et Tobias Scheidegger (Universität Zürich).

3. Léandre Piret, «Le Rock Garden du Rond-Chêne à Esneux», in: *Revue de l'Horticulture belge et étrangère*, XXVI, 1900, pp. 88–93; Victor Ambroisse, *Esneux. Le domaine du Rond-Chêne*, Esneux, 1980, p. 83; Nathalie de Harlez de Deulin, Serge Delsemme, *Parcs et jardins historiques de Wallonie. Inventaire*, 4, Province de Liège. Arrondissements de Liège, Verviers, Namur, 2001, pp. 68–73.

4. En Angleterre, la mode du *Rock Garden* ou jardin alpin faisait fureur à l'époque. A l'Exposition horticole internationale de Londres, qui se tint en mai 1912, pas moins de 29 jardins alpins furent créés de toutes pièces par des spécialistes. A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque. Association Nationale pour la Rénovation dans l'Art des Jardins. Son programme*, Bruxelles, 1913, p. 9; Candice A. Shoemaker, Paul Miles, art. «Alpine Garden», in: Candice A. Shoemaker (éd.), *Encyclopedia of Gardens. History and Design*, I, Chicago/Londres, 2001, pp. 38–39; Patrick Taylor, art. «rock garden», in: Patrick Taylor (éd.), *The Oxford Companion to the Garden*, Oxford, 2006, pp. 409–410.

5. Simon Vereecken, *De beweging en het tijdschrift voor een nieuwe Belgische tuin 'Le Nouveau Jardin Pittoresque' 1913–1940*. Mémoire de licence, Universiteit Gent, Année académique 2001–2002.

resque, compte un négociant en pierres de roche et quatre rocailliers, fait qui atteste l'importance prise par ce type de savoir-faire artisanal dans l'aménagement des jardins de l'époque.

L'un de ces quatre rocailliers, F. Dumilieu, domina le marché durant les premières décennies du XX^e siècle: d'origine française, il apparaît pour la première fois en 1896, en tant que «rocailleur-cimentier», dans la liste alphabétique des noms de l'*Annuaire du Commerce* de Bruxelles, ville dans laquelle il s'installa définitivement, de même que sous la rubrique «rocailliers» de la liste des professions. Appartenant à une famille de rocailliers, l'artisan, qui travaillait avec des ouvriers originaires de France, contribua à l'importation en Belgique d'un savoir-faire étranger (fig. 1). Fait significatif: à partir de 1922, F. Dumilieu n'est plus uniquement mentionné, dans l'*Annuaire du Commerce*, parmi les rocailliers, mais il figure également parmi les architectes-paysagistes; et, à partir de 1932, son nom n'apparaît plus que sous la rubrique «architectes de jardins». Grâce à la vogue des jardins de rocailles, celui qui était au début un artisan cimentier est devenu, avec les années, un décorateur puis un véritable créateur de parcs et jardins.⁶

Avec l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale et la dissolution du *Nouveau Jardin Pittoresque*, la mode du jardin de rocailles finit par s'estomper. Toutefois, en 1957–1958, l'architecte de jardins Paul Dewit, ancien collaborateur de l'une des chevilles ouvrières de l'association, Jules Buysens, et ancien membre de son conseil d'administration,⁷ créa, dans le cadre de la préparation de l'Exposition universelle de Bruxelles 1958, une «attraction» hors site, le jardin alpin du domaine récréatif de Huizingen, appartenant à la province de Brabant (fig. 2). Il s'agit là du dernier exemple belge de ce type de jardin. Contrairement à beaucoup de réalisations similaires, qui ont disparu ou sont aujourd'hui dans un état de délabrement avancé, ce dernier fit l'objet d'un entretien régulier et fut classé comme monument en 2002.⁸

6 Entre 1906 et 1914, Dumilieu intervint à plusieurs reprises, pour présenter son métier et ses réalisations, dans *La tribune horticole*. Sur les rocailliers, voir Michel Racine, *Jardins «au naturel». Rocailles, grotesques et art rustique. Essai*, Arles, 2001, pp. 77–91; Françoise Lombaers, Gabriel Pirlet, *Les rocailles*, Bruxelles, 2004 (Collection «L'art dans la rue». Carnet d'entretien édité par la Direction des Monuments et des Sites de la Région de Bruxelles-Capitale), pp. 6–7, 9; Odile De Bruyn, «Le béton dans l'art des jardins», in: *Les Nouvelles du Patrimoine*, n° 132, juillet–septembre 2011, pp. 48–51.

7 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, été 1939. Paul Dewit écrivit également l'un ou l'autre article pour le bulletin. *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, printemps 1936 et été 1936.

8 Herman Van den Bossche, «De alpentuin 'Het Bloemendal' in het Provinciaal Domein van Huizingen. Apotheose van een tuinenbeweging en beschermd monument», in: *Monumenten & Landschappen*, 22/4, juli–augustus 2003, pp. 10–27.



Figure 1. Plaque du rocailleux F. Dumilieu posée sur le site alpestre du parc Josaphat à Schaerbeek (Bruxelles).



Figure 2. Le jardin alpin du domaine de Huizingen (Brabant flamand).

1.2. La géographie des jardins alpins en Belgique ou des edelweiss à moins de 100 mètres d'altitude

Le phénomène du jardin alpin a marqué de son empreinte toutes les régions du pays, qu'elles comportent ou non des rochers à l'état naturel. Dans son manifeste, publié en 1913, l'association du *Nouveau Jardin Pittoresque* insiste sur le fait qu'«il existe (...), dans l'agglomération bruxelloise, de tout petits jardins, couvrant à peine quelques mètres carrés et contenant des centaines de plantes alpines différentes, disséminées sur quelques petits rochers formés, dans leur ensemble, à l'aide de deux ou trois mètres cubes de pierres calcaires, originaires de la vallée de la Meuse».⁹ On pouvait trouver à Bruxelles même des pierres de cette espèce, au prix de 30 à 40 francs belges le mètre cube (entre 140 et 190 € environ),¹⁰ sans compter la possibilité de faire construire des rochers artificiels. D'autre part, il semble, si l'on en croit les promoteurs du mouvement, qu'un très grand nombre de plantes de montagne, parmi lesquelles l'edelweiss, considéré comme la fleur type des Alpes suisses, se cultivaient avec la plus grande facilité en plaine, même dans un environnement urbain.¹¹ Dès 1909, l'architecte-paysagiste Jules Havaux, futur membre de l'association, écrit dans *La tribune horticole*, organe de la Fédération royale des Sociétés horticoles de Belgique, que «l'*Edelweiss* (...) pousse dans nos jardins comme une mauvaise herbe».¹² En 1914, un article de la revue *Le Nouveau Jardin Pittoresque* fut consacré à la fleur et à la façon de la faire pousser et fleurir dans son jardin.¹³ Sur une photographie, on peut voir une rocaille de l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde, près de Bruxelles, où cette plante mythique fleurit abondamment, cela à moins de 100 mètres d'altitude (fig. 3).

1.3. La sociologie du jardin alpin belge ou le reflet des goûts d'une élite

La liste des membres du *Nouveau Jardin Pittoresque* publiée en 1914 et celle des souscripteurs et adhérents à la manifestation organisée en 1934 en l'honneur de l'architecte-paysagiste Jules Buyssens, à l'occasion du vingtième anniversaire de l'association, démontrent à l'évidence que c'est dans l'élite intellectuelle, artistique, scientifique, économique et politique belge que se recrutaient la plupart des sympathisants du mouvement.¹⁴

9 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, p. 10.

10 Pour la valeur actuelle du franc belge de 1913, cf. service des Informations statistiques (datashop) de la Banque Nationale de Belgique.

11 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, p. 12.

12 Jules Havaux, «Rocailles modèles», in: *La tribune horticole*, n° 174, 23 octobre 1909, p. 665.

13 Adolphe Buyssens, «L'edelweiss», in: *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, 1^{ère} année, janvier-avril 1914, nos 1 et 2, pp. 36-38.

14 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, 1^{ère} année, janvier-avril 1914, nos 1 et 2, pp. 73-76; *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, hiver 1934, pp. 476-483.

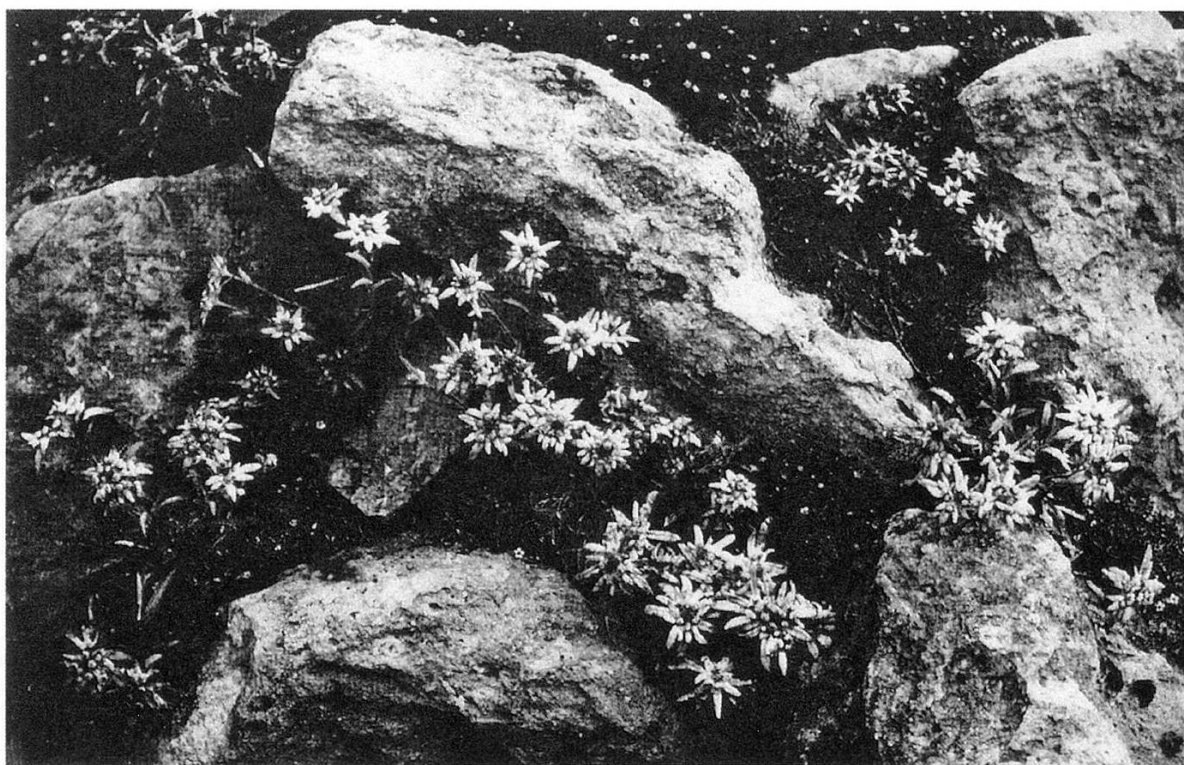


Figure 3. Edelweiss à Vilvorde, près de Bruxelles. Photographie d'Adolphe Buysens, 1914. © Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles.

Selon le manifeste de l'association, il était possible de créer un jardin de rocailles pour un prix relativement modéré et sans posséder un niveau de connaissances élevé en matière de culture et d'acclimatation de fleurs de montagne.¹⁵ Force est cependant de constater que c'est une réalité différente qui se dégage des sources disponibles: en effet, les principaux jardins alpins privés de Belgique dont on a conservé la trace furent aménagés par d'illustres représentants de cette élite. Trois exemples de réalisations sont particulièrement révélateurs à cet égard.

Le jardin de rochers du Rond-Chêne, à Esneux, constitué entre autres d'une collection de plantes venues de Suisse, fut créé en 1897–1898 pour Georges Montefiore-Levi et son épouse, tous deux amateurs d'horticulture, par Léandre Piret, chef du département floral du domaine, sur le modèle du *Rock Garden* des Jardins botaniques royaux de Kew, où ce dernier avait terminé son apprentissage horticole¹⁶ (fig. 4). Après le décès en 1906 de celui qui avait été un industriel et

15 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, pp. 9–14.

16 Léandre Piret, *Notes horticoles sur l'Angleterre recueillies pendant les années 1892 et 1893*, Bruxelles, 1893, pp. 5, 44; voir également note 3. Dans le journal des dépenses relatives aux jardins du domaine du Rond-Chêne, on peut lire qu'en avril 1898, des plantes pour *Rock Garden* furent achetées à Otto Froebel, de Zurich. Celui-ci était un architecte-paysagiste et un créateur de plantes très renommé en Suisse et à l'étranger. Il avait entre autres aménagé, en 1886, un arboretum et un jardin alpin sur les



Figure 4. Le Rock Garden du Rond-Chêne à Esneux (province de Liège) en 1900. © Jardin Botanique National de Belgique.

un financier de stature internationale¹⁷ et qui avait compté parmi les seize Belges payant plus de deux mille francs de contribution personnelle,¹⁸ la propriété d'Esneux

quais zurichois. Cf. Archives générales du Royaume (Bruxelles), Archives des séquestres, fonds Balser, n° 3971; Udo Weilacher, Peter Wullschleger, *Guide suisse de l'architecture du paysage*, Lausanne, 2005, pp. 235–236; Regine Abegg, «Promenades urbaines et belvédères. Les quais de Lucerne, Zoug et Zurich», in: Brigitt Sigel, Catherine Waeber, Katharina Medici-Mall (éd.), *Utilité et plaisir. Parcs et jardins historiques de Suisse*, Gollion, 2006, pp. 292–295.

17 Montefiore-Levi s'était rendu célèbre en améliorant la résistance et la conductibilité du bronze phosphoreux, dont seraient équipés les premiers réseaux belges de téléphonie. François Stockmans, art. «Montefiore Levi, Georges», in: *Biographie Nationale*, 38, Bruxelles, 1973, col. 596–618; Jean-Philippe Schreiber, Nicole Caulier-Mathy, art. «Montefiore-Levi Georges», in: Ginette Kurgan-van Hentenrijk, Serge Jaumain, Valérie Montens (éd.), *Dictionnaire des patrons en Belgique. Les hommes, les entreprises, les réseaux*, Bruxelles, 1996, pp. 472–473; Éric Meuwissen, *Richesse oblige. La belle époque des grandes fortunes*, Bruxelles, 1999, pp. 307–330; Jean-Philippe Schreiber, art. «Montefiore Levi, Georges», in: *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique. Figures du judaïsme belge, XIX^e–XX^e siècles*, Bruxelles, 2002, pp. 250–252; Philippe Pierret, Gérard Silvain, *Une mémoire de papier. Images de la vie juive en Belgique. Cartes postales XIX^e–XX^e siècles*, Bruxelles, 2009, pp. 68–73.

18 La contribution personnelle peut être considérée comme un impôt sur certains signes extérieurs de

passa entre les mains de sa fille adoptive, Lucienne de Hirsch, petite-fille du banquier Maurice de Hirsch et de sa femme Clara, fille de Jonathan-Raphaël Bischoffsheim. La nouvelle propriétaire et son époux, le banquier Edouard Balser,¹⁹ occupèrent les lieux jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.²⁰ A l'époque, c'est un certain Charles Chevalier qui était chef de culture au Rond-Chêne.²¹ Ancien professeur à l'Ecole d'Horticulture de Genève et futur jardinier en chef de l'Institut Botanique de l'Université de Liège, il fit paraître en 1908 un ouvrage intitulé *L'ornementation pittoresque des jardins*, qui contient une partie consacrée aux jardins alpins, sujet sur lequel l'auteur renvoie le lecteur désireux d'en savoir plus aux catalogues de vente et au livre *Les plantes alpines et de rocailles* du célèbre horticulteur-botaniste genevois Henry Correvon, l'apôtre de la flore alpine.²² Charles Chevalier fut membre du Conseil de l'association *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, dont le manifeste de 1913 recommande la lecture de son traité²³ et dont plusieurs publications montrent des photographies du *Rock Garden* d'Esneux.²⁴

Un deuxième exemple de jardin alpin privé est celui du domaine de Ronchinne à Maillen (province de Namur), où le prince Victor Napoléon, chef de la Maison impériale française, et son épouse, la princesse Clémentine de Belgique, fille du roi Léopold II, s'installèrent en 1912. L'architecte-paysagiste Jules Buysens dressa à leur demande un projet de transformation des abords du château et aménagea, en contrebas de celui-ci, un «ruisseau alpin», qui sinuait à l'intérieur de faux enrochements, en suivant la pente naturelle du terrain.²⁵ En août 1896, la princesse Clémentine, encore célibataire, avait séjourné, en compagnie de sa mère, la reine Marie-Henriette, chez les Montefiore-Levi, à Esneux.²⁶ A l'époque, ceux-ci n'avaient pas encore fait construire et planter leur jardin alpin, mais il est toutefois intéressant de

richesse. Elle était calculée sur la valeur locative des habitations, les portes et fenêtres, les foyers, le mobilier, les domestiques et les chevaux. Dans le dernier quart du XIX^e siècle, la contribution personnelle atteignait à elle seule (non compte tenu de la contribution foncière) le niveau du cens d'éligibilité au Sénat pour seize contribuables belges seulement. Cf. Jean Stengers (éd.), *Index des Éligibles au Sénat (1831–1893)*, Bruxelles, 1975, pp. 21–26, 37–39.

19 René Brion, art. «Balser Charles», in: Ginette Kurgan-van Hentenrijk, Serge Jaumain, Valérie Montens (éd.), *Dictionnaire des patrons en Belgique...*, pp. 30–31; Philippe Pierret, Gérard Silvain, *Une mémoire de papier...*, p. 74.

20 Victor Ambroisse, *Esneux. Le domaine du Rond-Chêne*, pp. 73–74.

21 *La tribune horticole*, II, 1907, liste des collaborateurs.

22 Henry Correvon, *Les plantes alpines et de rocailles*, Paris, 1895; Charles Chevalier, *L'ornementation pittoresque des jardins*, Esneux/Bruxelles/Paris, 1908, p. 77.

23 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, p. 12, n. 1. Le traité de Charles Chevalier figurait dans la bibliothèque de l'architecte-paysagiste Louis Van der Swaelmen, l'un des membres fondateurs du *Nouveau Jardin Pittoresque*; cf. Bibliothèque de La Cambre (Bruxelles), fonds Louis Van der Swaelmen, catalogue manuscrit, p. 12, n° 210; registre (1930), n° 8911.

24 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, entre pp. 8 et 9, entre pp. 12 et 13; Jules Buysens, *Le pittoresque dans les jardins*. Extraits de la Revue «Le Home» d'octobre 1920 et janvier 1921, p. 7.

25 Le plan de Jules Buysens est conservé à la Fondation Jules Buysens (Bruxelles).

26 Victor Ambroisse, *Esneux. Le domaine du Rond-Chêne*, pp. 62, 85.

remarquer que des liens de sociabilité unissaient ces personnalités. En 1932, le fils de Clémentine, Louis Napoléon, s'installa à Prangins, sur les bords du lac Léman, dans une villa héritée de son oncle paternel, Louis, devenu son tuteur à la mort de son père en 1926. Amoureux de la montagne et passionné d'horticulture, le jeune prince rapporta à sa mère en 1933 des plantes provenant des Alpes. A Ronchinne, ils aménagèrent ensemble un jardin de rocailles.²⁷ En 1934, la princesse Clémentine patronna la manifestation organisée en l'honneur de Jules Buysens, à l'occasion du vingtième anniversaire du *Nouveau Jardin Pittoresque*.²⁸

Enfin, le spéléologue Ernest van den Broeck, conservateur au Musée d'Histoire naturelle, à Bruxelles, mit à exécution, à partir de 1911, son idée de créer un jardin alpino-japonais dans sa propriété des «Roches fleuries», à Genval (Brabant wallon), avec le concours de Jules Havaux. Cette œuvre, de portée à la fois scientifique et artistique, correspondait parfaitement à l'esprit du *Nouveau Jardin Pittoresque*, dont Ernest van den Broeck devint le premier président lors de sa création en 1913. Plusieurs photographies des «Roches fleuries» illustrent d'ailleurs le manifeste du mouvement.²⁹ En 1931, Charles Chevalier, entre-temps devenu conservateur du Jardin botanique de l'Université de Liège, écrivit un article sur les «Roches fleuries» dans le *Bulletin horticole*.³⁰

Au niveau privé, le phénomène du jardin alpin en Belgique s'inscrivait dans une sphère relationnelle très étroite, composée de commanditaires riches et instruits et de créateurs, architectes-paysagistes, botanistes ou horticulteurs. De nombreuses connexions existaient au sein de ce petit monde, dont l'association *Le Nouveau Jardin Pittoresque* constituait en quelque sorte le point de rencontre et l'élément fédérateur.

Les jardins alpins publics de Belgique furent créés par cette même élite pour le peuple, dans un but récréatif, pédagogique et social. Il s'agissait de faire connaître la montagne et sa végétation très particulière à des familles dépourvues des moyens de s'y rendre. Il s'agissait aussi de sensibiliser un large public à la problématique de la protection des sites naturels et de la flore, particulièrement menacés à l'époque.³¹

27 Dominique Paoli, *Clémentine princesse Napoléon 1872–1955*, Paris/Louvain-la-Neuve, 1992, pp. 198–199, 205–206; Nathalie de Harlez de Deulin, Serge Delsemme, Odile Moreau, Didier Hoyos, *Parcs et jardins historiques de Wallonie. Inventaire*, 6, Province de Namur. Arrondissement de Namur, Namur, 2005, pp. 62–67.

28 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, hiver 1934.

29 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, entre pp. 6 et 7.

30 Jules Havaux, *Un modèle de jardin pittoresque. Le Jardin des Roches fleuries à Genval*. Extrait du Bulletin du «Jardin d'Agrément», 9^e année, 1930, n^{os} de juin et de juillet, pp. 82–89 et 102–104, Bruxelles, 1930; Charles Chevalier, *Le Domaine des Roches Fleuries à Genval (Brabant) et son Jardin Japonais*. Extrait du «Bulletin horticole», n^o 12, juin 1931. Voir également le fonds «Roches fleuries» de la Bibliothèque René Pechère (Bruxelles).

31 Claire Billen, «Les métamorphoses d'un usage de la nature. Paysages et sites à l'époque de Solvay (1870–1914)», in: Andrée Despy-Meyer, Didier Devriese (éd.), *Ernest Solvay et son temps*, Bruxelles,

Plusieurs parcs publics urbains furent ornés d'un «site alpestre»: le parc de la Citadelle, à Gand, pour lequel Dumilieu conçut en 1913 la «Vallée suisse», agrémentée de constructions rocheuses, ou encore le parc Josaphat à Schaerbeek (Bruxelles), où fut aménagée en 1913–1914, également par Dumilieu, une rocaille tapissée d'une végétation naine et colorée, avec ruisseau et cascade³² (fig. 5).

D'autres jardins alpins furent créés dans le cadre d'expositions universelles. A l'Exposition de Bruxelles 1910, Dumilieu disposa, à proximité de l'entrée principale et le long des terrasses de l'attraction «Bruxelles-Kermesse», soit en un lieu particulièrement fréquenté, un petit paysage de roches, à travers lequel le public pouvait se promener librement.³³ Un plan d'ensemble des installations d'un jardin zoologique et botanique, où seraient réunis, sur le site du Rouge-Cloître à Auderghem (Bruxelles), les spécimens les plus rares de la faune et de la flore, fut conçu par Jules Buyssens. Ce projet, destiné à offrir une attraction supplémentaire aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles 1910 et dans lequel était prévu un jardin alpin, agrémenté d'un ruisseau à cascades et réunissant toutes les plantes alpines susceptibles de s'adapter au climat belge, ne fut jamais exécuté.³⁴ A la lisière du site de l'Exposition de Charleroi 1911, l'architecte-paysagiste Edmond Duquenne, qui deviendrait membre du *Nouveau Jardin Pittoresque*,³⁵ créa un paysage suisse en miniature, avec cascade et pont rustique, sur les flancs du trou creusé entre un terroir de charbonnage et la ville pour empêcher le feu y couvant encore de se communiquer au sol de la cité.³⁶ Enfin, en marge de l'Exposition de Bruxelles 1958, fut créé l'*alpinum* de Huizingen, déjà évoqué.

Les jardins botaniques publics furent également des lieux propices à la création de jardins alpins. L'exemple le plus connu étant celui du Jardin botanique de l'Etat

1997, pp. 249–270; Bruno Notteboom, «De verborgen ideologie van Jean Massart. Vertogen over landschap en (anti-)stedelijkheid in België in het begin van de twintigste eeuw», in: *Stadsgeschiedenis*, 1, 1^{er} jaargang, 2006, pp. 51–68.

32 *La tribune horticole*, n° 423, 1^{er} août 1914, p. 490; René De Herdt, *Tuinen van Eden. Van Keizer Karel tot heden*, Gand, 2000, pp. 213, 216; Yves Hanosset, Cristina Marchi, *L'avenue Louis Bertrand et le parc Josaphat*, Bruxelles, 2006, pp. 22, 26; Odile De Bruyn, «Le parc Josaphat à Schaerbeek, 'un coin délicieux de campagne au milieu de la ville'», in: *Les Nouvelles du Patrimoine*, n° 133, octobre–décembre 2011, pp. 64–67. Signalons que la rocaille du parc Josaphat a tout récemment été restaurée; elle n'a cependant pas été replantée de plantes alpines. Un projet est à l'étude pour la restauration du site alpestre du parc de la Citadelle.

33 Emile Rossel (éd.), *L'Exposition de Bruxelles. Organe officiel de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles 1910*, I, Bruxelles, 1908, p. 255; Emile Rossel (éd.), *L'Exposition de Bruxelles. Organe officiel de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles 1910*, II, Bruxelles, 1908, p. 286; Emile Rossel (éd.), *Le Livre d'Or de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles en 1910*, Bruxelles, 1910, p. 461.

34 *Bruxelles-Exposition. Journal de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles 1910*, 1^{ère} année, 4, février 1908, p. 47; *Bruxelles-Exposition. Journal de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles 1910*, 2^e année, 5, 2 mai 1909, pp. 49–56.

35 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, 1^{ère} année, janvier–avril 1914, nos 1 et 2, p. 75.

36 *Charleroi-Exposition. Organe officiel de l'Exposition de Charleroi 1911*, 16, 15 avril 1911, p. 185.

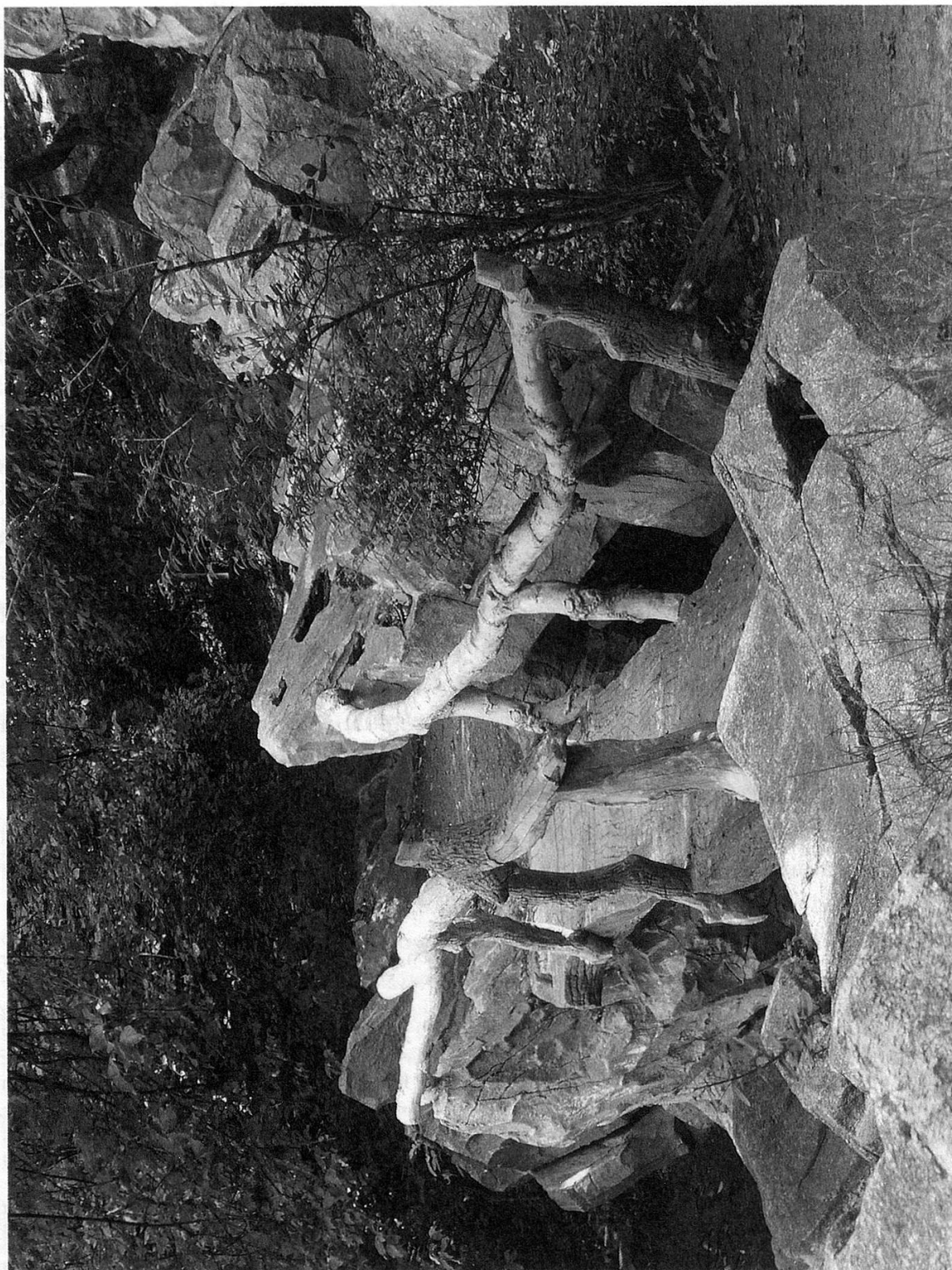


Figure 5. Le site alpestre du parc Josaphat à Schaerbeek (Bruxelles).

à Bruxelles. François Crépin, son directeur, y établit en 1882 une belle rocaille, dont les pierres avaient été amenées de Rochefort (province de Namur), sa ville natale, et les plantes avaient été récoltées par lui dans les Alpes suisses (fig. 6). Le savant était alpiniste et serait l'un des fondateurs, en 1883, du Club alpin belge, dont les réunions du conseil d'administration se tiendraient au Jardin botanique de l'Etat.³⁷ En 1884, il écrivit, dans la *Revue de l'Horticulture belge et étrangère*, un article intitulé *La flore suisse et ses origines*. Dans ces pages de géographie botanique, il s'interroge sur la généalogie de la flore alpine et commente les travaux de son ami Konrad Hermann Heinrich Christ, botaniste bâlois.³⁸ En 1913, Henry Correvon visita la rocaille du Jardin botanique de Bruxelles, au cours d'une excursion organisée par le *Nouveau Jardin Pittoresque*.³⁹

1.4. Le commerce du jardin alpin en Belgique ou un produit de luxe d'origine mixte

Même lorsqu'il était créé pour le divertissement ou l'éducation d'un large public, le jardin alpin était un produit de luxe, dont la matière première provenait de Belgique, principalement de la vallée de la Meuse, pour ce qui avait trait aux enrochements, mais était en revanche importée de Suisse, pour ce qui concernait les plantes.⁴⁰ Si le jardin de cultures démonstratives de Jules Buysens, situé à Uccle, dans la banlieue huppée de Bruxelles, et ouvert au public une fois par semaine, comportait des plantes alpines, le bulletin du *Nouveau Jardin Pittoresque* orientait toutefois ses lecteurs, par une publicité figurant dans chacun de ses numéros, vers les catalogues de vente de l'Etablissement horticole «Floraire», à Chêne-Bourg, fondé par Henry Correvon.⁴¹

37 François Crépin, «Les excursions alpestres dans leurs rapports avec l'histoire naturelle», in: *Bulletin du Club alpin belge*, I, 1886, pp. 38–41; Emile De Wildeman, art. «Crépin, François», in: *Biographie Nationale*, 30, Bruxelles, 1958, col. 296–299; Marie-Françoise Degembe, «Côté jardin: botanique et parc public», in *Le Botanique de 1829 à nos jours*, Bruxelles, 1993, p. 96; Denis Diagre-Vanderpelen, *Le jardin botanique de Bruxelles (1826–1912). Miroir d'une jeune nation*. Thèse de doctorat en Histoire, Université libre de Bruxelles, Année académique 2005–2006, II, pp. 484–485, 528–529; Denis Diagre-Vanderpelen, «Le Jardin botanique de Bruxelles (II). Destinées plurielles», in: *Demeures historiques & Jardins*, 156, décembre 2007, pp. 28–31; Denis Diagre-Vanderpelen, «What shaped the Brussels Botanical Garden (1826–1912)? Botany and its numerous competitors duetting or duelling?», in: *Studies in the History of Gardens & Designed Landscapes*, XXVIII, n° 3–4, juillet–décembre 2008, pp. 407–408.

38 François Crépin, «La flore suisse et ses origines», in: *Revue de l'Horticulture belge et étrangère*, X, 1884, pp. 114–118, 123–126.

39 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, printemps 1923, p. 4.

40 La commande de plantes pour *Rock Garden* passée en 1898 à Otto Froebel par les Montefiore-Levi s'élevait à 413 francs belges, ce qui équivaut à 2475 € environ. Cf. Archives générales du Royaume (Bruxelles), Archives des séquestres, fonds Balser, n° 3971. Pour la valeur actuelle du franc belge de 1898, cf. service des Informations statistiques (datashop) de la Banque Nationale de Belgique.

41 Sur Henry Correvon et le jardin alpin en Suisse, voir François Walter, *Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du XVIII^e siècle à nos jours*, Carouge-Genève, 1990, pp. 131–132; Annemarie Bucher, Pierre Frey, *Jardins de papier. Matériaux pour une histoire des jardins en Suisse*



Figure 6. La rocaille du Jardin botanique de l'Etat à Bruxelles. Photographie ancienne non datée. © Jardin Botanique National de Belgique.

Du côté du savoir-faire, les rocailleurs étaient belges ou d'origine française, tout comme les architectes de jardin et les jardiniers spécialisés dans la création de jardins alpins. Néanmoins, ces derniers entretenaient des liens étroits avec le monde horticole suisse. Charles Chevalier, nous l'avons dit, avait été professeur à l'Ecole d'Horticulture de Genève. Paul Dewit, le créateur de l'*alpinum* de Huizingen, avait effectué un stage chez Henry Correvon, à l'époque où il travaillait pour Jules Buysens. Une profonde amitié unissait ce dernier à Correvon, ce dont témoigne la quarantaine de lettres de l'architecte-paysagiste belge conservée dans le fonds Correvon, actuellement en dépôt aux Archives de la construction moderne, à Lausanne.⁴² Entre 1923 et 1939, les deux hommes échangèrent des informations et conseils sur les plantes alpines, la manière de les cultiver et leur valeur marchande, ainsi que sur la pratique de leur métier et leurs publications respectives. A la demande d'Hélène de Pourtales, ils collaborèrent en 1926 à l'aménagement du jardin de sa propriété «Les Créneés», à Coppet, près de Genève.⁴³ Le botaniste genevois était bien connu des adeptes du *Nouveau Jardin Pittoresque*, dont il était membre d'honneur⁴⁴ et dont il fit l'éloge dans un article du *Journal de la Société d'Horticulture de Genève*, de même que dans son ouvrage *Les plantes des montagnes et des rochers*.⁴⁵ Henry Correvon rédigea l'avant-propos du manifeste du mouvement⁴⁶ et écrivit de nombreux articles sur la flore des montagnes pour le bulletin de l'association. Des recensions de ses catalogues de vente et de ses livres furent faites dans la revue, qui lui consacra également, dans son numéro d'été 1939, une notice nécrologique de quatre pages⁴⁷ (fig. 7). Le botaniste fut aussi collaborateur et correspondant étranger de *La tribune horticole* dès la création de ce périodique en 1906.⁴⁸

romande, Lausanne, 1997, pp. 41–57; Martine Jaquet, «Le jardin alpin ou une certaine Suisse en miniature», in: Annemarie Bucher, Martine Jaquet (éd.), *Des floralies aux jardins d'art. Un siècle d'expositions de paysagisme en Suisse*, Lausanne, 2000, pp. 25–34; Anne Vonèche, «Flore de montagne en pleine ville. Le jardin alpin de Meyrin», in: Brigitt Sigel, Catherine Waeber, Katharina Medicini-Mall (éd.), *Utilité et plaisir...*, pp. 136–139; *Jardins alpins. Prix Schulthess des jardins 2007*, Zurich, 2007.

42 Archives de la construction moderne – EPFL (Lausanne), 0117.03.0010.

43 Archives de la construction moderne – EPFL (Lausanne), 0117.03.0010, lettres des 14 et 23 septembre, 20 et 28 octobre, 8 et 16 novembre, 16 décembre 1926.

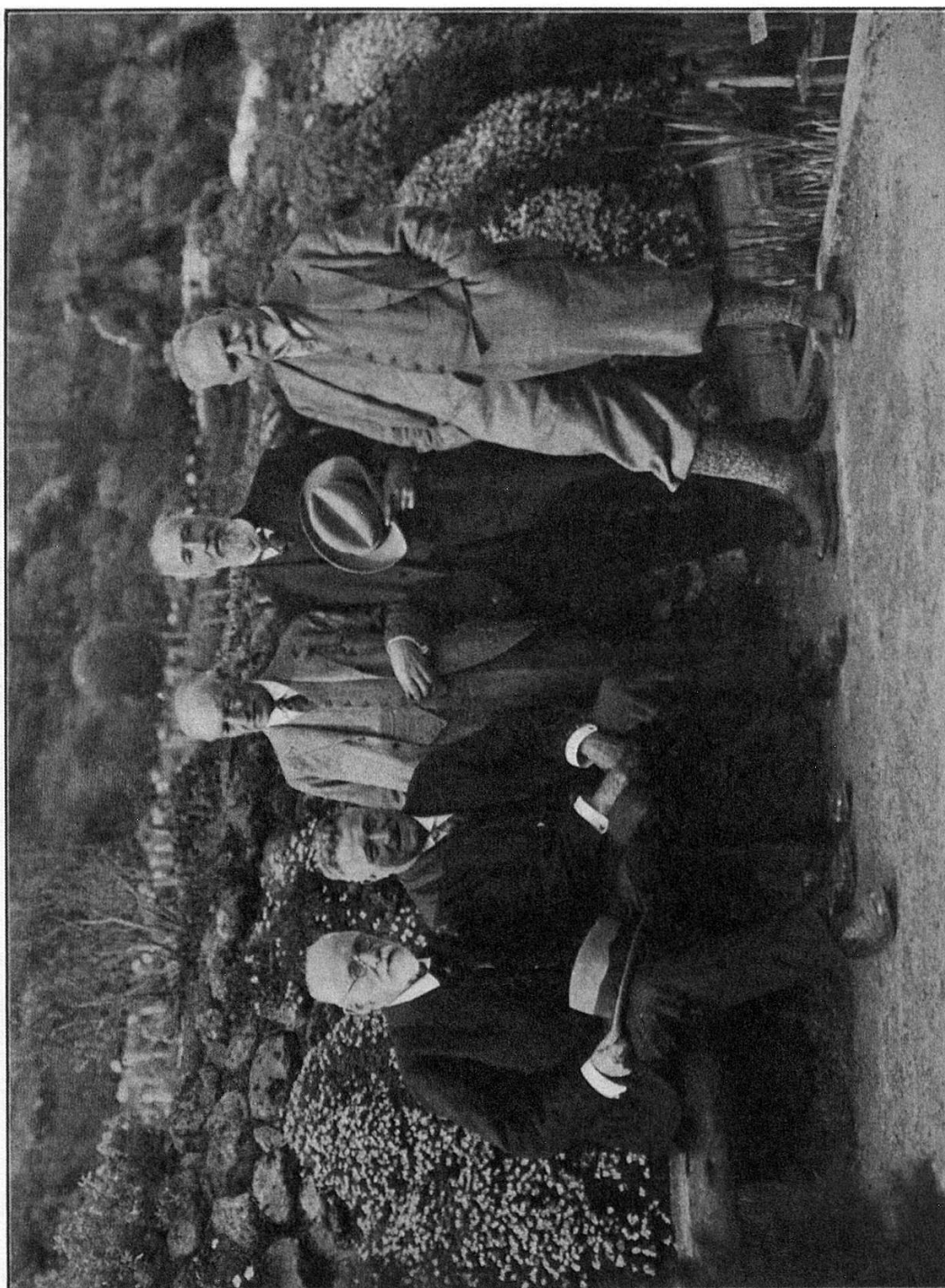
44 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, 1^{ère} année, janvier–avril 1914, n^{os} 1 et 2, p. 73.

45 Henry Correvon, «Le nouveau jardin pittoresque», in: *Journal de la Société d'Horticulture de Genève*, 58^e année, 2, février 1913, pp. 18–19; Henry Correvon, *Les plantes des montagnes et des rochers. Leur acclimatation et leur culture dans les jardins*, Genève/Paris, 1914, p. 88.

46 A. Van Billoen, *Le Nouveau Jardin Pittoresque...*, pp. 2–3.

47 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, été 1939, pp. 1046–1051. Plusieurs livres d'Henry Correvon figuraient dans les bibliothèques personnelles de Louis Van der Swaelmen (Bibliothèque de La Cambre [Bruxelles], fonds Louis Van der Swaelmen) et de Jules Buysens (Fondation Jules Buysens, [Bruxelles]), ainsi que dans la bibliothèque du *Nouveau Jardin Pittoresque* (*Le Nouveau Jardin Pittoresque*, été 1927, pp. 172–175).

48 *La tribune horticole*, n^o 22, 24 novembre 1906, p. 206.



Vingt ans après, à l'occasion de la venue de M. Correvoon pour les Floralties Gantoises, en visite aux Pépinières du Fort-Iaco (avril 1933).

Figure 7. Henry Correvoon (à gauche) en visite aux pépinières de Jules Buysens (droite) à Uccle (Bruxelles). © Bibliothèque René Pechère, Bruxelles.

Les matériaux et les connaissances très spécifiques que requérait la création d'un jardin alpin en faisaient sans aucun doute un article relativement coûteux et peu accessible aux petits budgets. Jules Buysens était parfaitement lucide à ce sujet, comme en témoigne la lettre qu'il écrivit à Henry Correvon le 13 mars 1923:

«Pour les prix tu auras remarqué dans mon catalogue que je ne lutte pas pour le bon marché mais pour la qualité, me disant que s'il est très important que le pain et les pommes de terre soient aussi bon marché que possible, puisqu'ils sont d'une nécessité absolue à tous, qu'au contraire les plantes d'agrément doivent surtout donner satisfaction aux amateurs par une bonne préparation culturale et qu'on peut demander des prix en rapport, vu que cela n'est pas du nécessaire, mais du superflu. Ce raisonnement a été à la base de toute mon activité depuis que je suis établi et cela m'a assez bien réussi. Les (...) clients regardants ne viennent pas chez moi et j'en suis content car dans cet article de luxe, le client regardant et payant mal ne fait pas vivre son homme.»⁴⁹

Jules Buysens jouait très probablement sur la réputation de qualité dont bénéficiaient en général les produits suisses pour vendre ses plantes alpines et son savoir-faire à des prix élevés.

De ce qui précède, on peut conclure que, si le jardin alpin belge était un mélange de composants belges et suisses, il était toutefois davantage une «contrefaçon» *made in Belgium* d'un «produit» suisse qu'un authentique article d'importation.

2. Tentative d'explication du phénomène

Pour quelles raisons a-t-on cherché à reconstituer des paysages alpestres en miniature au sein d'espaces-jardins situés dans un pays dépourvu de montagnes?

2.1. Le jardin alpin comme spectacle évocateur

Un texte relatif à l'edelweiss et à la possibilité de le cultiver dans les jardins belges, publié dans un numéro de 1911 de *La tribune horticole* par Adolphe Buysens, frère de Jules et professeur à l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde, fournit des éléments de réponse:

«Pourquoi cet engouement pour cette fleur? Que présente-t-elle d'intéressant, de beau, de spécial? Peut-elle rivaliser avec la rose, avec l'orchidée? Essayons de répondre à ces questions: A première vue, on reste plutôt indifférent devant l'aspect de cette fleurette cotonneuse qui semble artificielle (...), car elle est plus étrange que belle. Aussi bien ne faut-il pas chercher la beauté dans notre imagination plutôt que dans la réalité des choses? Le jeune montagnard suisse cherche l'Edelweiss, parfois au péril de sa vie, pour l'offrir à sa fiancée comme gage de son dévouement. L'alpiniste la met à son chapeau

49 Archives de la construction moderne – EPFL (Lausanne), 0117.03.0010.

(...), s'en faisant un trophée. Cette fleur, qui est comme l'emblème des Hautes-Alpes et la récompense de la hardiesse, devient belle à nos yeux par sa signification; elle s'idéalise peu à peu dans l'esprit de celui qui aime la montagne et la nature sauvage.»⁵⁰

Ce qui est dit ici à propos de la plus emblématique des fleurs de montagne peut également s'appliquer au jardin alpin considéré dans son entièreté: il y avait en effet un décalage entre la beauté réelle de celui-ci, qui était nettement en deçà de celle de son modèle, l'authentique paysage alpestre, et la perception qu'en avait le spectateur-sujet, auquel il pouvait procurer une émotion intense, en raison de la force de son pouvoir d'évocation.

A une époque marquée par le développement du tourisme alpin et de l'alpinisme, par l'intérêt scientifique pour le paysage alpestre et l'enthousiasme romantique pour la haute montagne, la création d'un jardin alpin permettait d'évoquer en plaine le caractère fascinant des paysages de montagne et d'apprivoiser cette dernière en faisant de ce qui était autrefois perçu comme *locus horridus* un *locus amoenus*.

Peu de temps après l'aménagement du site alpestre du parc Josaphat, à Bruxelles, un article du même périodique décrit ce processus de miniaturisation et de domestication ou d'appropriation de la montagne:

«Les manuels de géographie et les atlas bariolés ne les signalent pas encore. Ils signalent les Alpes Carniques et les Alpes Lépointiennes. Ils ne signalent pas les Alpes Josaphat. Elles existent pourtant. Nous les avons découvertes l'autre dimanche. Nous avons escaladé leurs roches, admiré leurs torrents, franchi leurs abîmes (...). Car les Alpes Josaphat sont nôtres. Elles sont là tout près, à portée de la main (...), et beaucoup de Bruxellois l'ignorent encore, qui s'en iront demain vers les confins de Schaerbeek (...), où ces Alpes viennent subitement de sortir de terre, par on ne sait quelle récente convulsion géologique. (...) L'homme (...) est un être ingénieux et subtil. Il étudie la nature et il la crée. Ne pouvant vivre constamment dans la montagne, parce que le destin le fixe à la plaine, il a décidé la montagne à venir vers lui. (...) Il a emprisonné dans ses jardins et ses parcs les sites les plus pittoresques des contrées lointaines et, pour que l'illusion soit complète et l'émerveillement parfait, il a rapporté de ses voyages aux belles aventures, non seulement les dessins imprévus des rochers, des moraines et des glaciers, mais encore les plantes exotiques qui sont la parure naturelle et le vêtement indispensable de ces surprises de pierre. (...) Toute la montagne est ici (...).»⁵¹

Les familles socialement défavorisées pour lesquelles ce parc public avait été créé en priorité pouvaient ainsi «voyager» à peu de frais et emmagasiner des connaissances à propos de l'environnement montagneux et de sa flore.

Pour les élites, le jardin alpin était une sorte de mémorial des excursions touristiques ou scientifiques et des escalades effectuées dans les Alpes. Nous avons déjà

50 Adolphe Buyssens, «L'Edelweiss», in: *La tribune horticole*, n° 248, 25 mars 1911, p. 178.

51 Edouard Ned, «Les Alpes Josaphat», in: *La tribune horticole*, n° 414, 30 mai 1914, pp. 340-342.

parlé du botaniste François Crépin, qui fut secrétaire du Club alpin belge depuis 1883 jusqu'à sa mort en 1903. Jules Buysens, quant à lui, fait régulièrement allusion, dans ses lettres adressées à Henry Correvon, aux expéditions botaniques qu'ils faisaient ensemble dans les Alpes.⁵² Il est intéressant de noter que de nombreux liens existaient entre le Club alpin belge et *Le Nouveau Jardin Pittoresque*. L'industriel Ernest Solvay, magnat de la soude, l'ingénieur Charles Lefébure, l'un de ses plus proches collaborateurs, et Louis Solvay, son neveu, furent de grands amateurs de montagne et d'alpinisme, ainsi que des membres très actifs du Club alpin belge.⁵³ Or, Ernest et Louis Solvay furent membres du comité de patronage du *Nouveau Jardin Pittoresque*⁵⁴ et furent également clients de Jules Buysens pour l'aménagement des jardins de leurs propriétés.⁵⁵ En 1934, ils étaient au surplus membres du comité d'honneur de la manifestation organisée en l'honneur de Jules Buysens. Dans la liste des souscripteurs et adhérents à cet événement, on trouve le nom de Charles Lefébure, mais également celui de May de Rudder, femme de lettres et alpiniste.⁵⁶ En 1926, la revue *Le Nouveau Jardin Pittoresque* consacra quelques pages au Club alpin belge, dans lesquelles son action fut louée et la parole donnée à May de Rudder, de même qu'à Henry Correvon, «ex-président de la section genevoise du Club alpin suisse», dont un poème intitulé *Au club alpin belge* fut reproduit.⁵⁷

Les amateurs de jardins alpins se recrutaient notamment dans la haute bourgeoisie industrielle. Georges Montefiore-Levi et Ernest Solvay en sont des exemples significatifs. Se surpasser, réaliser un exploit, qu'il fût physique et sportif dans le cas de l'alpinisme ou horticole dans le cas de l'acclimatation de plantes alpines, était une idée chère aux industriels et aux hommes d'affaires de haut rang. Par le bon air et le calme qu'ils procuraient, la haute montagne et le jardin alpin sensé l'évoquer constituaient de surcroît un environnement particulièrement propice aux réunions et à la conclusion d'affaires. En août 1894, parvenus au sommet du Breithorn, Ernest Solvay et Charles Lefébure rencontrèrent Ernest Nagelmackers, administrateur de la Compagnie internationale des Wagons-Lits.⁵⁸ Au début du XX^e siècle, le banquier

52 Archives de la construction moderne – EPFL, (Lausanne), 0117.03.0010, lettres des 8, 22 janvier, 14 avril, 31 mai 1924, 31 août 1935.

53 Charles Lefébure, *Mes étapes d'alpinisme*, Bruxelles, 1901, pp. 7–15; Jacques Borlée, *De Frey à l'Himâlaya. Les grandes heures de l'alpinisme belge*, Bruxelles, 1987, pp. 22–31; Claire Billen, *Les métamorphoses d'un usage de la nature...*, pp. 262, 267–268.

54 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, 1^{re} année, janvier–avril 1914, n^{os} 1 et 2, p. 73.

55 Jean-Marie Bailly, *L'architecture de jardins en Belgique: Jules Buysens*. Mémoire de licence en Histoire de l'Art et Archéologie, Université libre de Bruxelles, Année académique 1983–1984, pp. 31, 35.

56 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, hiver 1934, pp. 477–478.

57 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, été 1926, pp. 68–72.

58 Charles Lefébure, *Mes étapes d'alpinisme*, p. 11; Claire Billen, *Les métamorphoses d'un usage de la nature...*, p. 262.

londonien Ernest Cassel, un parent de l'épouse de Georges Montefiore-Levi,⁵⁹ utilisait sa villa de Riederalp, dans le Valais, comme lieu de rencontre pour hommes d'affaires.⁶⁰ Enfin, les tons gais et lumineux des plantes alpines, les «flammes vertes, bleues, roses, blanches et or de la végétation des montagnes»,⁶¹ s'opposaient aux couleurs sombres de l'activité industrielle et offraient aux capitaines d'industrie une possibilité d'évasion, de même que l'occasion de recréer, au sein même de leur jardin, la nature vierge et l'aspect pittoresque des paysages que leurs entreprises mettaient en péril. A l'Exposition de Charleroi 1911, destinée à présenter les activités houillères, sidérurgiques et verrières du bassin carolorégien et de la Wallonie en général, une sorte de paysage suisse fut aménagé, comme dit précédemment, dans le coupe-feu d'un terri-
er.

2.2. *Le jardin alpin comme message idéologique*

L'appréhension d'un paysage par l'homme est un phénomène de nature complexe, dans lequel interviennent des facteurs d'ordre esthétique, mais aussi idéologique.⁶² Selon le premier point de vue, qui renvoie à la visibilité du paysage ou à son aspect «pittoresque» («digne d'être peint»), le jardin alpin se donne à voir, à contempler, et à travers lui la montagne qu'il évoque, avec tout ce que celle-ci implique de beauté, de pureté, de santé, de dépassement de soi... Le second angle d'approche a trait à la lisibilité du paysage: le jardin alpin se donne à lire, à décoder, à déchiffrer, dans ce qu'il signifie, dans ce qu'il recèle d'idées abstraites, dans ce qu'il véhicule comme message idéologique.

Les aspects politiques n'étaient pas complètement étrangers au phénomène du jardin alpin en Belgique. Dans son article de 1911 consacré à l'edelweiss, Adolphe Buysens raconte que la reine Elisabeth choisit la fleur des Alpes, qui évoquait «l'air pur, les hauteurs sereines», comme emblème d'une œuvre d'assainissement bénéficiant de son soutien. Du même coup, la plante dont le nom signifiait «blanc noble» devint un symbole de la souveraine elle-même et de son action, elle «chez qui sont unies toutes les plus nobles qualités du cœur», elle aussi qui avait pu observer la fleur «dans son habitat, lorsqu'elle accompagnait le roi dans ses ascensions au Valais et ailleurs» et qui avait peut-être «escaladé des rochers pour la cueillir de sa propre main». L'assimilation était telle que les critiques émises à cette occasion par d'aucuns à propos de l'edelweiss, qu'ils jugeaient peu esthétique, furent quali-

59 La grand-mère paternelle d'Hortense Bischoffsheim s'appelait Hélène Cassel.

60 Eric Bussière, *Paribas. 1872-1992*, Anvers, 1992, pp. 45-48.

61 Edouard Ned, «Les Alpes Josaphat»..., p. 340.

62 François Walter, «La montagne alpine: un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe»..., pp. 64-87.

fiées d'«irrévérencieuses». La conclusion de l'article est éloquente: l'initiative «de notre souveraine aura appelé l'attention sur la *reine* de la flore alpine; nous la verrons bientôt *trôner* sur les rocailles de nos amateurs de plantes de montagnes». ⁶³

En 1931, Jules Buysens écrivit, dans un article du *Nouveau Jardin Pittoresque* reflétant le contexte politique de l'époque et la montée de l'esprit nationaliste dans l'entre-deux-guerres, que l'association était née d'une réaction contre l'esthétique des parcs et jardins créés sous l'impulsion du roi Léopold II, mort en 1909. ⁶⁴ Grand amateur d'horticulture et d'art des jardins, le monarque avait essentiellement fait appel à des architectes-paysagistes étrangers, allemands et français, pour l'aménagement de ses propres domaines, mais également pour l'établissement de parcs publics urbains. ⁶⁵ Jules Buysens, qui était de père flamand et de mère wallonne, plaida en faveur du développement d'un «goût national» en matière d'architecture du paysage, marqué par «plus de pittoresque, plus de couleur, plus de vie dans les jardins» et par une prédilection très marquée pour les plantes et fleurs de plein air. Les adeptes du *Nouveau Jardin Pittoresque* étaient animés du désir de créer un style de jardin adapté au goût spécifiquement belge, caractérisé par la mixité culturelle, et de la volonté de se libérer de l'influence prépondérante de la France. Dans ce contexte, la Suisse apparaissait comme un modèle et une référence, non seulement pour le caractère pittoresque de ses paysages et la variété de ses plantes alpines, mais aussi pour sa diversité culturelle. Ce dernier point fut mis en évidence par Adolphe Buysens dans une conférence sur la Suisse donnée en 1932 aux membres du *Nouveau Jardin Pittoresque*. Il y dépeignit, en effet, «le bel esprit de tolérance qui se manifeste en Suisse, tant au point de vue religieux qu'au point de vue linguistique. Là où nous avons difficile de mettre nos concitoyens d'accord à cause de nos deux langues nationales, les Suisses ont, depuis longtemps, résolu ce problème par la tolérance, alors que chez eux, on parle quatre langues». ⁶⁶ Dans un article publié en 1962 dans *Les Alpes*, le bulletin mensuel du Club alpin suisse, Paul Buysens, le fils d'Adolphe, s'interroge sur le «rapport secret» existant «entre l'idéal pacifique des Suisses et la nature de leur pays». ⁶⁷

63 Les caractères italiques ne figurent pas dans le texte original. Adolphe Buysens, «L'Edelweiss»..., pp. 177–178. Sur les aspects symboliques de l'edelweiss, voir Tobias Scheidegger, Catherine A. Baroffio, José F. Vouillamoz, «Edelweiss, naissance d'un symbole», in: Charly Rey, Sabine Rey, Catherine A. Baroffio, José F. Vouillamoz, Didier Roguet (éd.), *Edelweiss reine des fleurs*, Fleurier/Pontarlier, 2011, pp. 114–145.

64 Jules Buysens, «Evolution de l'art des jardins depuis un siècle», in: *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, automne 1931, pp. 122–124.

65 Odile De Bruyn, Benoît Fondu, «De la pagode chinoise à l'araucaria du Chili. Apports étrangers dans l'art des jardins bruxellois (XVIII^e–XX^e siècle)», in: Paula Dumont, Brigitte Vander Brugghe (éd.), *Venus d'ailleurs*, Bruxelles, 2009, pp. 96–123.

66 *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, printemps 1932, pp. 170–172.

67 *Les Alpes*, 38, n° 5, mai 1962, p. 123.

Ces différentes considérations d'ordre politique n'étaient certainement pas absentes du désir d'évoquer la Suisse et la montagne dans son jardin et de l'engouement pour les paysages alpestres en miniature que connut la Belgique dans la première moitié du XX^e siècle.⁶⁸

Comme nous avons pu le constater, le jardin alpin belge fut, outre un phénomène de nature botanique, un véritable miroir de la mentalité d'une époque: il participait du goût général des élites pour la montagne et le tourisme en Suisse en même temps qu'il répondait à la volonté d'un Etat relativement jeune de se doter d'une culture environnementale propre.

68 Sur les rapports entre nation et paysage, voir François Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e–20^e siècle)*, Paris, 2004 (Civilisations et Sociétés, 118), spécialement les pp. 326–327 sur les jardins alpestres.